

A LILLE, N° 1.00
A ROUBAIX, N° 2.00
A LENS, N° 3.00
A DOUAL, N° 4.00

ABONNEMENTS 3 mois 6 mois 1 an
Nord et Départements limitrophes... 4 fr. 50 9 fr. 10 fr.
Autres Départements... 5 fr. 50 11 fr. 22 fr.

NUMERO 5 CENTIMES

PUBLICITE
Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du Journal et dans toutes les Agences de France et de l'Étranger.

Mardi 2 & 3 Janvier 1912

OPINIONS

L'autre Face du Problème du Travail

On fait fête, dans la presse de conservation et réaction sociale, au rapport général du budget de la ville de Paris que M. Daussat vient de faire distribuer à ses collègues du conseil municipal.

Mais si le public ne connaît le budget de Paris et son rapport général que le lendemain de Noël, les conseillers, réunis depuis des semaines en comité du budget, ont suffisamment travaillé la matière.

L'originalité du rapport de M. Daussat — un gros volume de 374 grandes pages — n'étant pas d'avoir paru à Noël pour être voté au jour de l'an, puisque c'est devenu le coutume de puis un demi-douzaine d'années, je passe là-dessus.

Le problème social réside, selon moi, surtout dans l'augmentation de la valeur absolue des travailleurs. Qu'ont fait nos employeurs dans ce sens ? Comme ceux d'Angleterre, par leur incurie sociale et contre leurs intérêts mal compris, ils ont saboté l'apprentissage.

qu'elle persiste à laisser tous les torts du même côté ? C'est la cause de la vérité, donc la cause même de la société qui est ainsi trahie par ceux qui se disent ses défenseurs, alors qu'ils n'en fondent en réalité que la surface, la croûte d'abus sur laquelle ils vivent et prospèrent.

Il y a dans le rapport un chapitre sur l'œuvre, intitulé : la « Notion » du travail, sur lequel il y aurait bien à dire, et à redire. M. Daussat y consigne les fluctuations historiques de la conscience professionnelle. En réalité, elle suit les mouvements mêmes de la technique. Quel goût au travail, donc quelle conscience professionnelle, peut avoir un malheureux astreint toute une journée, tout le long de l'année, tout le long de sa triste vie, au même geste machinal, déformateur de sa propre charpente osseuse, pour une production d'ensemble dont, ouvrier parcellaire et mal payé, il ne saisit pas le sens ?

Le problème social réside, selon moi, surtout dans l'augmentation de la valeur absolue des travailleurs. Qu'ont fait nos employeurs dans ce sens ? Comme ceux d'Angleterre, par leur incurie sociale et contre leurs intérêts mal compris, ils ont saboté l'apprentissage.

Le problème social réside, selon moi, surtout dans l'augmentation de la valeur absolue des travailleurs. Qu'ont fait nos employeurs dans ce sens ? Comme ceux d'Angleterre, par leur incurie sociale et contre leurs intérêts mal compris, ils ont saboté l'apprentissage.

EGENE FOURNIERE.

Hier & Aujourd'hui MANQUE DE TACT

L'aventure du capitaine Lux défraye en ce moment la chronique. Cet officier a fait récemment preuve d'une audace et d'une énergie remarquables, et il n'y a pas de raison pour qu'un ne reconnaisse pas d'une façon indiscutable, par un avancement ou une décoration, ses services exceptionnels.

Le capitaine Lux a réussi à s'échapper de la forteresse de Glatz. C'est fort bien. Il était au moins inutile de faire savoir que sa fuite avait été préparée et favorisée par l'administration de la Guerre, comme le révélait hier matin un grand journal parisien qui n'a pas inventé les détails de son reportage.

Supposons que, versé, l'Allemagne se fût et fût un geste d'autant plus vraisemblable qu'elle y trouverait, au moment de ses élections générales, l'occasion d'une diversion très nécessaire à la politique impériale menacée par les progrès socialistes ?

CHOSSES A AUTRES

L'argument de Mathurin

Je reçois une lettre signée « Un Propriétaire » qui, je l'avoue, me défrise un peu. On se souvient peut-être qu'il y a quelques jours je parlais à cette place des capitalistes qui ne veulent pas d'enfants dans les familles qu'ils possèdent.

La scène est au bord du fleuve, sous le ciel sans étoiles de la nuit de Noël. La berge est à peu près déserte. Cependant, un brave ouvrier, qui a travaillé tard passé à bicyclette, se hâte vers son domicile. Et voici que tout à coup un cri sinistre traverse la nuit :

— Maman, ma me tue pas ! L'ouvrier cherche un moment dans les ténèbres épaisses. Il ne voit rien, n'entend plus rien. Croyant s'être trompé, il va s'éloigner. Mais appelé lugubre, et suppléant éploré à l'écho de nouveau :

— Maman, ma me tue pas ! Une course rapide et le voilà en présence d'une femme qui tire par la main un enfant de six ans, qu'elle peut jeter à l'eau. Elle est égarée, hagarée, furieuse. L'homme se jette sur elle, lui arrache à grand peine le pauvre petit et, d'autres passants étant survenus, on conduit la mère au poste, où elle raconte sa déplorable vie. C'est une alcoolique insoumise, sans domicile fixe. Les deux enfants, qu'elle a trouvés dans les rues, elle les dépense aussitôt dans les débris de vins. Elle est tombée au dernier degré de la débilité ; elle a trente ans.

On lui parle de son fils :

— Le gosse ? J'ai-elle ! Le gosse ! Que voulez-vous qu'il fasse, il n'a qu'à crever. Je veux pas le nourrir.

— Mais son père ? Il ne s'occupe donc pas de lui ?

— Son père ? Il tire vingt fois de travail forcé à la Guyane. Il a été condamné pour meurtre quelque temps après la naissance du mioche. Alors...

Elle s'écroule à cette pensée par un geste de résignation, de lassitude, de renoncement. Mais moi, correspondant, je ne puis pas lui, il me demande : Pensez-vous toujours qu'il faille pousser à la reproduction ? Et il signe : « Un Propriétaire ».

GRIFF.

CHRONIQUE LE PETIT POETE

Cher papa et chère maman, Je suis que j'ai été méchant en ne sachant pas de vous avec un peu de raison de ne pas laisser enfermer dans la maison de correction où je suis depuis un an, mais je vous écris encore une fois pour vous demander pardon et pour vous dire, bien vrai, comment c'est arrivé que j'ai fait cette chose abominable.

Vous savez comme on n'avait qu'un peu de place dans la chambre, avec vous deux, et moi, et les deux autres enfants. On avait réparti à chaque enfant : « Quel envoi d'être si pauvrement logé ! » Malgré cela, on a eu bien froid tout d'un coup, et en même temps on n'avait plus de pain, et la trop chaude. Et puis la nuit on dormait dans des lits de paille dans la journée, et le soir la lampe d'éclairage sans beaucoup non plus.

Alors, quand il y a eu du soleil dans la rue et des amis dans les boîtes à cerises, j'ai eu une idée que j'ai faite, faire de la poudre de ma poudre, j'avais une espèce de maladie. Et j'ai fait que je marche, et que j'ai de l'espace à respirer. Dans la rue, j'allongais le cou, je me regardais, et j'étais comme quand on fait un saut de sautoir de l'embrasser.

Je me tends compte maintenant que je n'ai pas possible de trouver un métier, d'entreprendre quelque chose, de devenir riche. Je comprends que vous ayez refusé de me réclamer quand j'ai été arrêté en vagabondage. Mais peut-être que vous serez moins en colère quand vous saurez comme je suis sévèrement puni. Moi qui étais parti pour avoir toute la grande liberté, on m'a enfermé à se rien voir, à ne rien entendre et toujours la surveillance et les menaces, et les commandements !

chercher derrière mes paupières fermées. Et j'ai peur : est-ce que votre figure va s'effacer ? Est-ce que je ne saurais plus comment vous êtes ? Alors je n'aurais donc plus personne ! La peur me fait courir ; je ne veux pas que ma mémoire s'en aille, je veux la retenir, je veux m'accrocher, j'estime de vous accrocher... Mais il y a des mots que l'on n'entend jamais ici, et quand j'appelle papa ou maman, je ne reconnais plus ma voix.

Alors, il me semble que vous aussi vous savez, presque, des choses que vous dites petit Gaston ; vous ne pouvez plus à moi, et mes frères ne me reconnaissent plus ! Je n'ai plus de papa, plus de maman, plus de frères, plus de raison, plus d'adresse. — Je n'ai rien à moi, pas même mon mouchoir dans ma poche. Et je n'ai rien dans ma tête, rien à me rappeler, comme si je n'étais plus de nom, comme si je n'étais plus moi. Je suis perdu dans un grand trou noir. Je pleure toute la nuit.

Et bien sûr, le nouveau-né qu'on attendait est arrivé ; il y a un petit frère à moi qui ne s'est pas vu — et peut-être qu'il me remplace dans la chambre ! Vous avez toujours votre enfant, sans moi ; le tout petit prof de votre voix, de vos yeux, de la part que j'avais autrefois.

A force de pleurer, j'ai eu la fièvre et l'on m'a mis à l'hôpital. Le médecin est un vieux à lunettes. Il m'a interrogé beaucoup sur ma mauvaise action ; il secoue la tête et l'on ne sait pas ce qu'il pense. Un jour, il était avec le directeur, il a pris les mesures de mon front avec un mètre en ruban. Bien sûr que je ne suis pas beau d'avoir un si grand front, avec mon petit nez pointu, mon menton pointu, mes yeux en creux et mes oreilles décollées ; aussi je m'attendais à ce que les questions ou des observations d'importance. Mais le directeur a tout de suite dit de suite et il a parlé d'autre chose, ça m'a même saisi, il a fait un grand geste et il a crié très fort : « Malheur au poète ! » Je ne le connaissais pas, le poète, mais c'était un grand nom, ça m'a fait de la peine pour lui.

Encore une fois, mon cher papa, ma chère maman, je vous demande bien pardon. Peut-être que vous n'avez rien de me reprendre, c'est que vous n'avez toujours pas beaucoup de temps et pas beaucoup de place. Mais si je reviens, je n'aurais presque pas besoin de place, je me passerai bien d'un lit et je ne mange presque pas, je n'ai jamais faim ; oh ! je suis bien corrigé ! Il ne me faut plus beaucoup de pain, le pain est trop brulé, je ne le mange plus, je respire davantage. Et je peux rester sans bouger, sans parler, il n'y a plus de danger que je change comme ça à l'avance quelquefois, quand il ne fallait pas.

Papa, maman, rappelez-moi ; je peux me souvenir de tout, de vêtements aussi. Mais ce n'est pas de se servir sur mon banc, tout ratatiné, les bras au corps — je sens bien que je ne grandirai plus. Et en dedans de moi, c'est la même chose, je suis tout sec, je sens que je ne grandirai plus. Mais ce n'est pas de se servir sur mon banc, tout ratatiné, les bras au corps — je sens bien que je ne grandirai plus. Et en dedans de moi, c'est la même chose, je suis tout sec, je sens que je ne grandirai plus.

EGHOS

TREIZE ENFANTS EN QUATRE ANS !

Si, en France, nous nous plaignons de la rareté des familles nombreuses, l'Amérique, en revanche, donne des exemples qui sont tout à fait remarquables. En voici un qui est tout à fait remarquable. Après, j'ai suivi, en faisant de grands yeux, les autos qui passaient, les chevaux qui volaient. Il y a eu un pauvre cheval qui avait bien de la peine à tirer une grosse voiture, je l'ai poussé longtemps par derrière. Il y a eu aussi une vieille femme avec deux paniers qui la fauchaient beaucoup ; je lui en ai porté un, pendant peut-être deux heures.

LES BRAVES GENS

Le Journal officiel du 12 décembre a publié une longue liste des officiers maritimes, quartiers-maîtres et marins, qui se sont distingués lors de l'explosion de la Liberté. Parmi les sauveteurs, il y a : Jean, quartier-maître républicain, de la République.

L'INGENIEUR PRODIGE

Émile Bonzon, qui vient de mourir en Angleterre, à l'âge de 46 ans, laisse la réputation d'un prodige peu ordinaire : en deux ans, il avait trouvé le moyen de dissiper l'énorme somme de 2.500.000 francs. Deux semaines de courses lui coûtèrent une fois, 750.000 francs ; un autre jour, un cheval lui fit perdre 225.000 francs. Fulmé, Bonzon, qui pointait à la fin de sa vie un profit, il avait un livre qui est un certain rendement. Comment l'a-t-il perdu ? 500.000 francs. Il le dédia à tous les parents, tuteurs et gens qui ont charge d'âme. Et il est beaucoup d'acheteurs.

Un « Sacrilège » à Saint-Omer

On se croirait en plein Moyen-Age !

Une table et un poêle ont été détruits, avec accompagnement de messes et de procession solennelle, parce qu'une hostie a été dérobée à la cathédrale et brûlée !

Vous connaissez Saint-Omer, ville belle et ombragée en dévotion. Les rues ont des airs de couloirs de cloîtres. Derrière les fenêtres, dans l'ombre de vieilles demeures bourgeoises, des figures furtives de bigottes, ça s'agitent, ça surveillent au passage. Le triomphe du clergé, jadis, en cette ville, est resté marqué par ces gigantesques ténons de pierre qui ont nom Saint-Basile et Notre-Dame, pour ne citer que les plus imposants.

Et puis, toute la ville offre au voyageur cette impression d'incroyable ennui, de solitude mélancolique, qu'ont les villes où le prêtre a trop longtemps dominé et imprimé à tout la tristesse pénétrente des obscurités et humidités celtiques.

En bien ! dans Saint-Omer, un sacrilège a été commis ! Un vrai sacrilège comme ceux qui, au Moyen-Age et il y a deux siècles encore, valaient à leurs auteurs d'être écartelés vifs après avoir eu bras et jambes rompus par le supplice de la roue.

Un vrai sacrilège comme ceux qui furent à l'origine de ces farouches légendes étiologiques, où l'on raconte qu'une hostie percée d'un coup de poignard laissait couler un sang rouge et que le Diable apparut pour enlever l'antre de ce forfait, parmi des tourbillons de flammes.

Il n'en faut pas plus, vous pensez bien, pour mettre en émoi Saint-Omer, à peine remise du scandale causé par le suicide de la Cathédrale, le « Saint-Homme » de plusieurs années.

La Cathédrale encore est le théâtre de la nouvelle aventure. Sa haute tour devant le point de ralliement de toutes les émotions fortes qui secouent la petite ville. Le « Dieu de Thérouanne », abrité dans la cathédrale,

pas ainsi l'argent par les fenêtres. Depuis la Séparation la vie est dure. Une hostie, ça se retrouve. Cent sous et surtout cent francs, ça n'est pas sous les pieds d'un cheval !

Le luron resta maître de son rond de pain à cacheter et la plança sur la table d'un coup de couteau.

L'assistance blâmait. On s'attendait à un tremblement de terre, à l'apparition d'un archange vengeur, une épée flamboyante à la main, à du tonnerre avec accompagnement de voix célestes ! Mais non. Rien ! La nuit resta calme comme si le bon Dieu était en voyage et le sacrilège fit moins de bruit qu'un petit chat qui miaule !

Le poêle ronflait à quelques pas. Le luron jeta l'hostie dans le feu !

Les flammes eurent une petite chanson joyeuse. L'hostie ne fut brûlée qu'une minute de cendres. Et rien ! Toutjours rien ! La nue ne s'était pas déchirée sous la colère céleste. Le poêle n'était pas précipité avec le profane dans les abîmes infernaux. Le poêle continuait à ronronner, bien tranquille, comme un méchant poêle anticlérical et athée qu'il était. Ah ! nous vivons à une bien triste époque !

Heureusement, de bons esprits croyants étaient là. L'ex-capitaine Magiez, de éditeur-mémoire, et un médecin, se précipitèrent vers la table où l'hostie avait été transpercée, avait dû laisser, à n'en pas douter, une goutte de sang !

Encore une fois rien ! La table aussi était sans-Dieu. Elle était seulement tachée d'un peu de bière. Pas la moindre goutte de sang !

Les bons paroissiens et l'archiprêtre se précipitèrent pas, ça s'écoula, à trop approcher l'hostie du mystère du sacrilège, car il avait

bleil trop évident qu'il n'y avait pas de mystère du tout, ce qui est contraire à la Foi !

Un pain à cacheter au miracle refractaire au miracle

Punition exemplaire d'une table sans-dieu et d'un poêle athée



La vieille cathédrale Notre-Dame